

MERCREDI 29 MAI 1963

**E**n lisant, ces temps-ci, certains ouvrages nouveaux, nouvellement parus sur les rapports du langage et de la pensée, j'ai été amené à me représenter ce qu'après tout je puis bien, à chaque instant, pour moi-même, mettre en question, à savoir la place et la nature du biais par où, ici, j'essaie d'attaquer quelque chose ; quelque chose qui, de tout façon, ne saurait être — sans ça, qu'aurais-je à vous dire ? — qu'une limite obligée, nécessaire de votre compréhension. Ceci ne présente aucune difficulté particulière, dans son principe objectif, tout progrès d'une science portant autant et plus sur le remaniement phasique de ses concepts que sur l'extension de ses \*prises\*.

D\*crises\*/Du,JO1182 Ce qui peut faire ici, je veux dire dans le champ psychanalytique, un obstacle qui mérite une réflexion particulière, ce n'est pas soluble aussi aisément que le passage d'un système conceptuel à un autre — par exemple du système copernicien au système einsteinien —, car après tout, on peut supposer que, dans des esprits suffisamment développés, ça ne fait pas longtemps difficulté. Pour des esprits suffisamment ouverts aux mathématiques, ça ne dure pas longtemps qu'il s'impose que les équations einsteiniennes \*se tiennent, incluent celles qui les ont précédées, les situent comme cas particuliers, donc les résolvent\* entièrement.

Ca ne veut pas dire qu'il ne puisse y avoir, comme l'expérience, l'histoire le prouvent, un moment de résistance, mais il est court. Dans toute la mesure où, comme analyste, je veux dire dans toute la mesure de notre implication, JO plus \*ou\* moins — c'est déjà y être un peu impliqué que de s'intéresser un peu à l'analyse —, dans toute la mesure de notre implication dans la technique analytique nous devons rencontrer, dans l'élaboration des concepts, le même obstacle désigné, reconnu comme constituant les limites de l'expérience analytique, c'est à savoir l'angoisse de castration.

Tout se passe comme si ce qui me parvient — à des distances diverses de ma voix, et pas forcément toujours pour répondre à ce que j'ai dit mais certainement \*dans une certaine zone en réponse\* —, tout se passe comme si, à de certains moments, se durcissaient de certaines positions techniques, strictement corrélatives en cette matière à ce que je puis appeler *limitation de la compréhension*. Tout se passe également comme si j'avais choisi, pour surmonter ces limites, une voie parfaitement définie — au niveau de l'âge scolaire — par une école pédagogique posant d'une certaine façon les problèmes du rapport de l'enseignement scolaire avec la maturation de la pensée de l'enfant. Tout se passe comme si j'adhérais — et j'adhère en effet —, à regarder de près ce débat pédagogique, à ce mode de procédé pédagogique qui est loin, croyez-le, vous pouvez le constater — il y en a parmi vous qui sont plus près que les autres, plus nécessités à s'intéresser à ces procédés pédagogiques —, vous verrez que les écoles sont loin de s'accorder sur le procédé que je vais maintenant articuler et définir.

Pour une école — si vous voulez, mettons-là où vous voudrez, pour l'instant à ma gauche, ça ne veut rien dire de plus —, tout est commandé par une maturation autonome de l'intelligence ; on ne fait que la suivre — je parle de l'âge scolaire. Pour les autres il y a une faille, une béance...

D,CC,FD,JO la première, désignons-là par exemple par les théories de \*Stern\*<sup>1</sup> — je ne

(1). William Louis Stern (1871-1938), l'un des fondateurs de la psychologie différentielle, à qui l'on doit la notion de quotient intellectuel. Il contribua également, par ses études sur le développement de l'intelligence, à faire progresser la recherche dans le domaine de la psychologie de l'enfant (Cf. *La psychologie différentielle dans ses fondements méthodologiques*, 1911).

4 l'ai pas dit 'tout de suite parce que je pense qu'une bonne part d'entre vous n'ont jamais ouvert les travaux de ce psychologue, pourtant universellement reconnu

...pour l'autre, disons, c'est Piaget : il y a une béance, une faille entre ce que la pensée enfantine est capable de former et ce qui peut lui être apporté par la voie scientifique. Il est clair que, si vous y regardez de bien près, c'est, dans les deux cas, réduire l'efficacité de l'enseignement comme tel à zéro.

L'enseignement existe. Ce qui fait que des esprits nombreux, dans l'aire scientifique, peuvent le méconnaître, c'est qu'effectivement, dans le champ scientifique, une fois qu'on y a accédé, ce qui est proprement de l'ordre de l'enseignement, au sens où je vais le préciser, \*peut être\* en effet tenu pour évidable. C'est à savoir que, quand on a franchi une certaine étape de la compréhension mathématique, une fois que c'est fait, c'est fait, on n'a plus à en chercher les voies : on peut, si je puis dire, y accéder sans aucun mal, pour peu qu'on appartienne à la génération à laquelle on aura enseigné les choses sous cette forme, sous cette formalisation, par première intention. Les concepts extrêmement compliqués, ou plus exactement qui eussent paru, dans une étape précédente des mathématiques, extrêmement compliqués, sont immédiatement accessibles à des esprits fort jeunes : on n'a besoin d'aucun intermédiaire.

Il est certain qu'à l'âge scolaire \*il n'en est point ainsi\*, et que tout l'intérêt de la pédagogie scolaire tient à saisir, à constater ce point vif \*où\*, à devancer par des problèmes dépassant légèrement ce qu'on appelle les "capacités mentales" de l'enfant, et en l'aidant, je dis *en l'aidant seulement* à aborder ces problèmes, on fait quelque chose qui a un effet, non pas seulement prématurant — effet de hâte sur la maturation mentale —, mais un effet qui, dans certaines périodes qu'on peut appeler — et on les a appelées ainsi — sensitives — ceux qui en savent un peu sur ce sujet peuvent voir où. Je poursuis, car l'important est mon discours et non pas mes références —, on peut obtenir de véritables effets de déchaînement, d'ouverture \*de\* certaines activités apprénhensives, dans certains domaines ; effets de fécondité tout à fait spéciaux.

C'est exactement ce qu'il me semble pouvoir être obtenu dans le domaine où nous nous avançons ensemble ici, pour autant... en raison de la spécificité de son champ, et qu'il s'y agit toujours de quelque chose dont il conviendrait un jour que les pédagogues fassent le repérage. Il y en a déjà des amorces dans les travaux d'auteurs dont le témoignage est d'autant plus intéressant à retenir qu'ils n'ont aucune notion de ce qu'à nous, peuvent apporter leurs expériences. Le fait que tel pédagogue ait pu formuler qu'il n'y a de véritable accès aux concepts qu'à partir de l'âge de la puberté — j'entends \*des\* expérimentateurs qui ne connaissent, qui ne veulent reconnaître rien de l'analyse — est quelque chose qui mériterait que nous y ajoutions notre regard, que nous y fourrions notre nez, que nous saisissions, au lieu dont je vous parle...

il y a mille traces sensibles que c'est, à proprement parler, en fonction d'un lien qui peut être fait concernant la maturation de l'objet (a) comme tel, c'est-à-dire tel que je le définis, à cet âge de la puberté

...qu'on pourrait concevoir, \*donner\* un tout autre repérage que celui qui est, par ces auteurs, de ce qu'ils appellent le *moment limite* où il y a véritablement fonctionnement du concept, et non pas de cette sorte d'usage du langage qu'ils appellent, à cette occasion, non pas conceptuel mais "complexuel", par une sorte d'homonymie de pure rencontre avec le terme dont nous nous servons : *complexe*.

7 Cette position du \*petit\* (a), au moment de son passage par ce que je symbolise sous la formule du (-φ), voilà ce qui est un des buts de notre explication de cette année. Il n'est valorisable, assumable à vos oreilles, il ne saurait être valablement transmis, si ce n'est par quelque approche qui ne saurait être ici que détour, que ce qui constitue ce moment caractérisé par la notation (-φ) et qui est, et ne peut être que l'angoisse de castration.

C'est parce que cette angoisse, ici, ne saurait d'aucune façon être présentifiée comme telle, mais seulement repérée par cette sorte de voie

période sensitive

concentrique...

qui me fait, vous le voyez, osciller du stade oral à quelque chose que, la dernière fois, j'ai fait se supporter de l'évocation, sous une forme séparée, matérialisée en un objet qui est la \*voix\*. Ce Chofar, vous me permettrez aujourd'hui de le prendre pour le mettre un instant de côté ...que nous pouvons maintenant revenir au point central que j'évoque en parlant de la castration. Quel est véritablement ce rapport de l'angoisse à la castration ? Il ne suffit pas que nous le sachions vécu comme tel, dans telle phase dite terminale ou non terminale de l'analyse, pour que nous sachions véritablement ce que c'est.

Pour dire tout de suite les choses comme elles vont s'articuler au pas suivant, je dirai que la fonction du phallus comme imaginaire fonctionne partout, à tous les niveaux, d'en haut, d'en bas, que j'ai définis, caractérisés par FD une certaine relation du sujet au \*petit\* (a). Le phallus fonctionne partout, sauf là où on l'attend, dans une fonction médiatrice, nommément au stade phallique, et que c'est cette carence comme telle du phallus présent — repérable, souvent à notre grande surprise partout ailleurs —, c'est cet évanouissement de la fonction phallique comme telle à ce niveau où il est attendu pour fonctionner, qui est le principe de l'angoisse de castration.

D'où la notation (-φ) dénotant cette carence, si je puis dire positive, et ceci, pour n'avoir jamais été formulée comme telle sous cette forme, qui n'a pas laissé place, non plus, à ce qu'on en tire les conséquences.

Pour vous rendre sensible la vérité de cette formule, je prendrai diverses voies, selon le mode que j'ai appelé tout à l'heure celui de "tourner autour". Et puisque, la dernière fois, je vous ai rappelé la structure propre du champ visuel, concernant ce que j'appelle à la fois la sustentation et \*l'occultation\* dans ce champ de l'objet \*petit\* (a), je ne peux faire moins que d'y revenir, quand, d'une façon que nous savons être traumatique, c'est dans ce champ que se présente le premier abord avec la présence phallique.

'C'est à savoir ce qu'on appelle la scène primitive. Chacun sait que, malgré qu'il y soit présent, visible sous la forme d'un fonctionnement du pénis, ce qui frappe, dans l'évocation de la réalité de la forme fantasmée de la scène primitive, c'est toujours quelque ambiguïté concernant, justement, cette présence.

Combien de fois peut-on dire que, justement, on ne le voit pas à sa place, et même parfois que l'essentiel de l'effet traumatique de la scène, c'est justement les formes sous lesquelles il disparaît, il s'escamote.

Aussi bien n'aurai-je qu'à évoquer dans sa forme exemplaire le mode d'apparition où en tout cas, pour notre propos, nous n'avons pas à nous tromper — l'angoisse qui l'accompagne nous signale assez que nous sommes bien dans la voie que nous cherchons —, le mode d'apparition de cette scène primitive dans l'histoire de *L'homme aux loups*<sup>2</sup>.

Nous avons entendu dire quelque part qu'il y avait quelque chose d'obsessionnel, paraît-il, à ce que nous revenions ici — je ne pense pas, chaque fois que je suis en votre présence, mais à ce que nous revenions à ces exemples originaux de la découverte freudienne ! Ces exemples sont plus que des supports, plus même que des métaphores : ils nous font toucher du doigt la substance même de ce à quoi nous avons à faire.

L'essentiel, dans la révélation de ce qui apparaît à l'homme aux loups, par la bânce préfigurant en quelque sorte ce dont j'ai fait une fonction : celle de la fenêtre ouverte — ce qui apparaît dans son cadre identifiable, en sa forme, à la fonction même du fantasme sous son mode le plus angoissant —, il est manifeste que l'essentiel n'y est pas de savoir où est le phallus : il y est, si je puis dire, partout, identique à ce que je pourrais appeler la *catatonie* de l'image. L'arbre, les loups perchés qui — retrouvez-y l'écho de ce que je vous

(2). S. Freud, [1918, G.W XII] *Cinq psychanalyses*, Extrait de l'histoire d'une névrose infantile, *op. cit.*

ai articulé la dernière fois — regardent le sujet fixement... il n'est nul besoin de chercher du côté de cette fourrure cinq fois répétée dans la queue des cinq animaux : ce dont il s'agit, \*qui est\* là, je vous l'ai dit, dans la réflexion même de l'image \*qui le\* supporte, d'une catatonie qui n'est point autre chose que celle même du sujet, de l'enfant médusé, fasciné par ce qu'il voit, paralysé par cette fascination au point que ce qui, dans la scène, le regarde, et qui est en quelque sorte invisible d'être partout, nous pouvons bien le 'concevoir comme une image qui, ici n'est rien d'autre que la transposition \*de son\* état d'arrêt ; de son propre corps, ici transformé dans cet arbre, que nous dirions, pour faire écho à un titre célèbre, *l'arbre couvert de loups*.  
 11 D\*et \*/CC,JO D\*qu'il\*/JO/CC \*que l'image sup-

D2,Du\*d'un\*

Cf. P. Drieu La Rochelle, *L'homme couvert de femmes*, Paris, Gallimard, 1925.

Qu'il s'agisse de quelque chose qui fasse écho à ce pôle vécu que nous avons défini comme celui de la jouissance, ceci me paraît ne pas faire question. Cette sorte de jouissance, parente de ce qu'ailleurs, Freud appelle *horreur de la jouissance ignorée* de l'homme aux rats<sup>3</sup>, jouissance dépassant tout repérage possible par le sujet, est là présentifiée sous cette forme érigée. Le sujet n'est plus qu'érection, dans cette prise qui le fait phallus, "l'arb-horrifie", le fige tout entier. D\*l'arborisie\*/GT

Il y a quelque chose qui se passe et \*dont\* Freud nous témoigne que, dans cette occasion, ça n'a été que reconstruit ; que, tout essentiel que ce \*soit... le\* développement symptomatique des effets de cette scène est si essentiel que l'analyse qu'en fait Freud ne saurait même être un instant avancée si nous n'admettons pas cet élément, qui reste le seul jusqu'au bout, non intégré par le sujet et présentifiant, en cette occasion, ce que Freud a articulé plus tard de la reconstruction comme telle, c'est : la réponse du sujet à la scène traumatique par une défécation.  
 12 CC68,FD,JO1187\*soit au\*

La première fois, ou la quasi-première fois... la première fois en tout cas où Freud a à faire état, d'une façon particulière, de cette fonction de l'apparition de l'objet excrémentiel dans un moment critique, observez — reportez-vous au texte — que, sous mille formes, il l'articule dans une fonction à laquelle nous ne pouvons pas donner d'autre nom que celui que nous avons cru devoir articuler plus tard comme caractéristique du stade génital, à savoir en fonction d'oblativité<sup>4</sup>. C'est un don, nous dit-il. D'ailleurs chacun sait que Freud a souligné, dès l'abord, le caractère de cadeau que toutes les occasions...

que vous me permettrez d'appeler en passant et sans autre commentaire, si vous vous souvenez de mes repérages, des occasions de passage à l'acte ... où le petit enfant lâche intempestivement quelque chose de son contenu intestinal.

Mais dans le texte de *l'Homme aux loups* les choses vont même plus loin, donnant son véritable sens, celui que nous avons noyé sous une vague assumption moralisante, à propos de l'oblativité, Freud parle à ce propos de sacrifice, ce qui, vous l'avouerez, étant donné que Freud avait de la lecture — que par exemple, nous savons qu'il avait lu, par exemple, Robertson-Smith<sup>5</sup> —, que quand il parlait de sacrifice, il ne parlait pas de quelque chose en l'air, une espèce de vague analogie morale. Freud parle de sacrifice à propos de l'apparition de cet objet excrémentiel dans le champ. Ça doit tout de même bien vouloir dire quelque chose.  
 13

(3). S. Freud, *Cinq psychanalyses*, Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle [1909, G.W VII], Paris, PUF, 1954, p.207 ["Grausen vor seiner ihm selbst unbekannten Lust"].

(4). S. Freud [Exkremente als "Geschenke" : G.W V 87, X 404, XI 326, XV 107, 125] *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 1987 [II 4, p.112]; *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1972, chap.VI : Sur les transpositions de pulsions plus particulièrement dans l'érotisme anal, p.107; *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1961, leçon XX, p.295; *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1984, leçon XXXII [Angoisse et vie pulsionnelle], p.136, leçon XXXIII [la féminité], p.157.

(5). S. Freud [W. Robertson-Smith : G.W IX 160f., 165,167-70,172f.,177f.,183,187; X 345f.; XII 328; XIII 121; XIV 93f.; XVI 188, 239f] *Totem et tabou*, Paris, Payot, 1971, IV 4-7, p.153 sq.; *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981, Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort, 2, p.31, Psychologie des foules et analyse du moi, VII L'identification, note p.174; *Freud présenté par lui-même*, Paris, Gallimard Folio, 1984, p.114; *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, Paris, Gallimard, 1986, p.173, 235.

supra p.206 sq.

D2,Du || D\*les menaces\*/CC

C'est ici que nous reprendrons la chose au niveau, si vous le voulez, de l'acte normal, de l'acte, à juste titre ou non qualifié de mûr, celui au niveau duquel j'ai cru pouvoir, dans mon avant-dernier séminaire, si mon souvenir est bon, articuler l'orgasme comme étant l'équivalent de l'angoisse et se situant dans le champ intérieur au sujet tandis que je laissais provisoirement la castration à cette seule marque, il est bien évident, qu'on ne saurait en détacher le signe de l'intervention de l'Autre comme tel, cette caractéristique en réalité, lui ayant \*été\* toujours et depuis le début affectée. C'est donc \*l'Autre qui menace\* de castration.

J'ai fait remarquer à ce propos qu'à assimiler, à faire s'équivaloir l'orgasme comme tel à l'angoisse, je prenais une position qui rejoignait ce que j'avais dit précédemment que l'angoisse, comme repère, signal de la seule relation qui ne trompe pas, que nous y pouvions trouver la raison de ce qu'il peut y avoir dans l'orgasme de satisfaisant. C'est de quelque chose qui se passe dans la visée où se confirme que l'angoisse n'est pas sans objet que nous pouvons comprendre la fonction de l'orgasme, et plus spécialement ce que j'ai appelé la satisfaction \*qu'il emporte\*. 14

Je croyais pouvoir à ce moment n'en pas dire plus et être compris. Il n'en reste pas moins que l'écho m'est parvenu, disons pour le moins, de quelques perplexités \*dont\* les termes se sont échangés, si cet écho est juste, justement entre deux personnes que je crois avoir particulièrement bien formées. Il n'en est que plus surprenant qu'ils aient pu s'interroger dans l'occasion sur ce que j'entendais par cette satisfaction.

"S'agit-il donc, s'entretenaient-ils, de la jouissance ? Serait-ce revenir, d'une certaine façon, à cet absolu dérisoire que certains veulent mettre dans la fusion prétendue du génital ? Et puis..."

CC puisqu'il s'agissait d'apercevoir la relation de ce point d'angoisse — mettez dans ce point toute l'ambiguïté que vous voudrez —, d'un point /\*où\*/ il n'y ait plus d'angoisse si l'orgasme \*la\* recouvre, avec le point de désir, pour autant qu'il se marque de l'absence de l'objet (a) sous la forme (-φ) ...qu'en est-il, s'interrogeaient-ils, de cette 'relation chez la femme ?' 15

Réponse : Je n'ai point dit que la satisfaction de l'orgasme s'identifiait avec ce que j'ai défini, dans le séminaire sur l'*Éthique*, sur le lieu de la jouissance. Réponse — il paraît même ironique de le souligner : le peu de satisfaction, même si suffisant, qui est apporté par l'orgasme, pourquoi serait-il le même et au même point que cet autre peu qui est offert, dans la copulation, même réussie, à la femme ? C'est ce qu'il convient d'articuler de la façon la plus précise. Il ne suffit pas de dire vaguement que la satisfaction de l'orgasme est comparable à ce que j'ai appelé ailleurs, sur le plan oral, l'écrasement de la demande sous la satisfaction du besoin<sup>6</sup>. À ce niveau oral, la distinction du besoin à la demande est aisée à soutenir et n'est point d'ailleurs sans poser pour

D\*où\*/V nous le problème \*d'où\* se situe la pulsion. Si, par quelque artifice, on peut, D\*cas\*/V,D2,DuCo au niveau oral, équivoquer sur ce \*qu'a\* d'originel la fondation de la demande dans ce que nous appelons, nous analystes, pulsion, c'est ce que nous n'avons,

Afild,CC\*là où\*IJO,FD\*là il\* en aucun cas, aucun droit de faire au niveau du génital. Et justement, là où \*il\*

D\*à faire\* semblerait que nous avons \*affaire\* à l'instinct le plus primitif, l'instinct sexuel, c'est là que nous ne pouvons, moins qu'ailleurs manquer de nous référer à la structure de 'la pulsion comme étant supportée par la formule SOD : S [S barré], 16 rapport du désir à la demande.

D\*acquis\*/CC,FD,JO Qu'est-ce qui est demandé au niveau génital, et \*à qui\* ? Qu'effectivement, l'expérience tellement commune — fondamentale, pour finir, devant l'évidence, par n'en plus remarquer le relief —, qu'effectivement la copulation interhumaine, dans ce qu'elle a de transcendant par rapport à l'existence individuelle, il nous a fallu le détour d'une biologie déjà un peu avancée pour pouvoir remarquer la

(6). J. Lacan, [Royaumont, juil. 1958] La direction de la cure et les principes de son pouvoir, *Écrits, op. cit.*; *Les formations de l'inconscient*, s.4<sup>27.11.57</sup>, 54.<sup>12.57</sup>.

corrélation stricte de l'apparition de la bisexualité avec l'émergence de la fonction de la mort individuelle.

Mais enfin, on l'avait pressenti depuis toujours, \*qu'en\* cet acte où se noue donc étroitement ce que nous devons appeler "survie de l'espèce", conjointe à quelque chose qui ne peut manquer, si les mots ont un sens, d'intéresser ce que nous avons repéré au dernier terme comme pulsion de mort, après tout, pourquoi nous refuser à voir ce qui est immédiatement sensible dans des faits que nous connaissons tout à fait bien, qui sont signifiés dans les usages les plus courants de la langue : nous demandons... je n'ai pas encore dit à qui, mais enfin, comme il faut bien demander toujours quelque chose à quelqu'un, il se trouve que c'est à notre partenaire... est-il bien sûr que ce soit à lui ? c'est à voir dans un second temps, mais ce que nous demandons c'est quoi ? c'est à faire une demande qui a un certain rapport avec la mort. Ça ne va pas très loin, ce que nous demandons : c'est la petite mort, mais enfin il est clair que nous la demandons ; que la pulsion est intimement mêlée à cette \*fonction\* de la demande ; que nous demandons à faire l'amour... si vous voulez, à faire *l'âmourir*, c'est à mourir... c'est même à mourir de rire. Ce n'est pas pour rien que je souligne ce qui, de l'amour, participe à ce que j'appelle un *sensiment comique*. En tout cas, c'est bien là que doit résider ce qu'il y a de reposant dans l'après-orgasme : si ce qui est satisfait, c'est cette demande, eh bien mon dieu, c'est satisfait à bon compte. On s'en tire.

L'avantage de cette conception est de faire apparaître, de rendre la raison de ce qu'il en est, dans l'apparition de l'angoisse, dans un certain nombre de façons d'obtenir l'orgasme. Dans toute la mesure où l'orgasme se détache de ce champ de la demande à l'Autre — c'est la première appréhension que Freud en a eue dans le *coitus interruptus*<sup>7</sup> —, l'angoisse apparaît, si je puis dire, dans cette marge de perte de signification mais, 'comme telle, elle continue à désigner ce qui est visé d'un certain rapport à l'Autre.

Je ne suis pas en train de dire, justement, que l'angoisse de castration soit une angoisse de mort : c'est une angoisse qui se rapporte au champ où la mort se noue étroitement au renouvellement de la vie ; c'est une angoisse qui, si nous la localisons en ce point, nous permet fort bien de comprendre qu'elle soit équivalablement interprétable comme ce pour quoi elle nous est donnée, dans la dernière conception de Freud, comme le signal d'une menace au statut de *je défendu* ; elle se rapporte à l'au-delà de ce *je défendu*\*, à ce point d'appel, d'une jouissance qui dépasse nos limites, pour autant qu'ici, l'Autre est à proprement parler évoqué dans ce registre de réel qui est ce par quoi un certain type, une certaine forme de vie se transmet et se soutient. Appelez ça comme vous voudrez, Dieu ou génie de l'espèce, je pense avoir déjà suffisamment \*indiqué\* dans mes discours que ceci ne nous porte vers nulle hauteur métaphysique : il s'agit là d'un réel, de ce quelque chose qui maintient ce que Freud a articulé, au niveau de son principe de nirvâna, comme étant cette propriété de la vie de devoir, pour arriver à la mort, repasser par des formes qui reproduisent celles qui ont donné à la forme individuelle l'occasion d'apparaître par la conjonction de deux cellules sexuelles.

n.Du : \*1/ non fendu, pourquoi pas. 2/menace au statut futur du *je* fendu quand la barre, première de venir de A avant d'être S(A), vient au S, ce dont il se défend, s'en sachant bientôt §\*

D\*impliqué\*/Du,JO1191

Freud, cf. supra, p.194

Qu'est-ce à dire ? Qu'est-ce à dire concernant ce qui se passe au niveau de l'objet ? Qu'est-ce à dire si ce n'est qu'en somme, ce résultat, que j'ai appelé "résultat à si bon compte", n'est réalisé de façon si satisfaisante qu'au cours d'un certain cycle automatique — à définir —, et qu'en raison, justement, du fait que l'organe n'est jamais susceptible de tenir très loin sur la voie de l'appel de la jouissance. Par rapport à cette fin de la jouissance et l'atteinte de cet appel de l'Autre dans son terme qui serait tragique, l'organe ambocepteur peut être dit céder toujours prématûrement.

(7). S. Freud [coitus interruptus, cf. supra p.151 et G.W (Angst) I 416; II/III 161f.; XI 416f.; (Aktualneurose) XIV 172] *Inhibition, symptôme et angoisse*, op. cit., VIII, p.66; L'hérédité et l'étiologie des névroses, NPP p.54; *L'interprétation des rêves*, op. cit., IV, p.141 sq.; *Introduction à la psychanalyse*, op. cit., XXV (L'angoisse), p.378 sq.

Au moment, si je puis dire, où il pourrait être l'objet sacrificiel, eh bien disons que, dans le cas ordinaire, il y a longtemps qu'il a disparu de la scène. Il n'est plus qu'un petit chiffon, il n'est plus là que comme un témoignage, comme un souvenir pour la partenaire de tendresse. Dans le complexe de castration, c'est de cela qu'il s'agit. Autrement dit, ça ne devient un drame que pour autant qu'est \*soulevée, poussée\* dans un certain sens — celui qui fait toute confiance à la consommation génitale — la mise en question du désir.

D\*le\*/CC,JO,D2,Du      'Si nous \*lâchons\* cet idéal de l'accomplissement génital, en nous 20  
D\*que\*/CC,JO apercevant \*de\* ce qu'il a de structuralement, d'heureusement leurrant, il n'y a aucune raison que l'angoisse liée à la castration ne nous apparaisse pas dans une corrélation beaucoup plus souple avec son objet symbolique, et dans une ouverture, donc, toute différente avec les objets d'un autre niveau, comme ceci est d'ailleurs impliqué depuis toujours par les prémisses de la théorie freudienne D\*traitant\*/CC,FD,D2,Du \*mettant\* le désir dans un tout autre rapport que purement et simplement naturel, au partenaire naturel, quant à sa structuration.

Je voudrais, pour mieux faire sentir ce dont il s'agit, rappeler tout de même ce qu'il en est des rapports, si l'on peut dire, d'abord sauvages entre l'homme et la femme. Après tout, une femme qui ne sait pas à qui elle a affaire, c'est bien conformément à ce que je vous ai avancé du rapport de l'angoisse avec le désir de l'Autre, qu'elle n'est pas devant l'homme sans une certaine inquiétude sur jusqu'où va pouvoir \*la\* mener ce chemin du désir. Quand l'homme, mon dieu, fait l'amour comme tout le monde et qu'il est désarmé, si la femme — ce qui, comme vous le savez, est fort concevable —, n'en a pas, je dirai, de profit sensible, il y a en tout cas ceci qu'elle a gagné, c'est qu'elle est, sur les intentions de son partenaire, désormais tout à fait 21 tranquille.

*supra p. 164, 173*

Dans ce même chapitre du *Waste Land* de T.S. Eliot, auquel je me suis référé, un certain jour que j'ai cru devoir confronter avec notre expérience la vieille théorie de la supériorité de la femme sur le plan de la jouissance, celui où T.S. Eliot<sup>8</sup> fait parler Tirésias, nous trouvons ces vers dont l'ironie m'a toujours paru devoir avoir un jour sa place ici dans notre discours :

...quand le « jeune gandin carbonculaire,

Petit gratté-papier d'agence immobilière »

a fini — avec la dactylo dont on nous dépeint tout au long l'entourage —, a fini sa petite affaire, T.S. Eliot s'exprime ainsi :

*When lovely woman stoops to folly and  
Paces about her room again, alone,  
she smooths her hair with automatic hand,  
and puts a record on the gramophone.*

ce qui veut dire :

*When lovely woman stoops to folly*, ça ne se traduit pas, c'est une chanson du Vicaire de Wakefield<sup>9</sup>. « Quand une jolie femme s'abandonne à la folie — *stoops* n'est même pas "s'abandonne" — s'abaisse à la folie, pour enfin se trouver seule, elle arpente la chambre en lissant ses cheveux d'une main automatique 'et change de disque' ».

22

Ceci pour la réponse à la question que se posaient entre eux mes élèves sur ce qu'il en est, dans la question du désir, de la femme. Le désir de la femme est commandé par la question, à elle aussi, de sa jouissance. Que de la jouissance elle soit non seulement beaucoup plus \*près que\* l'homme, mais doublement commandée, c'est ce que la théorie analytique nous dit depuis toujours. Que le lieu de cette jouissance \*ne soit\* lié pour nous au caractère énigmatique, insituable de son orgasme, c'est ce que nos analyses ont pu pousser assez loin pour que nous puissions dire que ce lieu est un point assez archaïque pour être plus ancien que le cloisonnement présent du cloaque, ce qui

(8). T.S. Eliot, *The Waste Land*, op. cit.

(9). Olivier Goldsmith, *Le vicaire de Wakefield*, Paris, éd. d'Aujourd'hui, Les introuvables, 1974.

a été, dans certaines perspectives analytiques, par telle analyste, et du sexe féminin, parfaitement repéré.

Que le désir, qui n'est point la jouissance, soit chez elle naturellement là où il doit être selon la nature, c'est-à-dire tubaire, c'est ce que le désir de celles qu'on appelle hystériques désigne parfaitement. Le fait que nous devions classer ces sujets comme hystériques ne change rien à ceci que le désir ainsi situé est dans le vrai, dans le vrai organique.

23 'C'est parce que l'homme ne portera jamais jusque là la pointe de son désir, qu'on peut dire que la jouissance de l'homme et de la femme ne se conjoint pas organiquement. C'est bien dans la mesure de l'échec du désir de l'homme que la femme est conduite, si je puis dire, normalement, à l'idée \*d'avoir\* l'organe de l'homme, pour autant qu'il serait un véritable ambocepteur. D\*qu'avoir\*/CC,FD,JO1193,Du C'est cela qui s'appelle le phallus. C'est parce que le phallus ne réalise pas, si ce n'est dans son évanescence, la rencontre des désirs, qu'il devient le lieu commun de l'angoisse.

24 Ce que la femme nous demande, à nous analystes, à la fin d'une analyse menée selon Freud, c'est un pénis sans doute — *Penisneid* —, mais pour faire mieux que l'homme. Il y a quelque chose... il y a bien des choses, il y a mille choses qui confirment tout cela. Sans l'analyse, qu'est-ce qu'il y a, pour la femme, comme façon de surmonter ce *Penisneid*? Si nous le supposons toujours implicite, nous le connaissons très bien — c'est le mode le plus ordinaire de la séduction entre sexes : c'est d'offrir au désir de l'homme l'objet dont il s'agit de la revendication phallique, l'objet non détumescents, à soutenir son désir ; c'est de faire de ses attributs féminins les signes de la toute-puissance de l'homme. 'Et c'est ce que — je vous prie de vous référer à mes séminaires anciens —, c'est ce que j'ai cru devoir déjà valoriser en soulignant, après Joan Rivière, la fonction propre de ce qu'elle appelle la *mascarade féminine*<sup>10</sup>. Simplement, elle doit y faire bon marché de sa jouissance.

supra p.169

Dans la mesure où nous la laissons, en quelque sorte, sur ce chemin, c'est là que nous signons l'arrêt du renouvellement de cette revendication phallique, qui devient, je ne dirai pas le dédommagement, mais comme l'otage de ce qu'on lui demande en somme, comme prise en charge de l'échec de l'autre.

Telles sont les voies où se présentent, à considérer le plan génital, la réalisation génitale comme un terme, ce que nous pourrions appeler "les impasses du désir", s'il n'y avait l'ouverture de l'angoisse. Nous verrons, repartant du point où aujourd'hui je vous ai conduits, comment toute l'expérience analytique nous montre que c'est dans la mesure où il est appelé comme objet de propitiatoire, dans une conjonction en impasse, que le phallus, s'avérant manquer, constitue la castration elle-même comme un point impossible à contourner des rapports du sujet à l'Autre et comme un point, quant à sa fonction d'angoisse, résolu.

(10). J. Rivière [1929], La féminité en tant que mascarade, *op. cit.*